

**Études pédagogiques**

**Numéro 2**

*L'Explication de texte*

**Actes de la journée d'étude  
Paris, 8 février 2013**

**Articles recueillis par Jean-Noël Laurenti**

**Publications de l'APLettres**

Association  
des Professeurs  
de Lettres

## Référence électronique

Cécile ROCHELOIS, « Expliquer un texte du Moyen Âge »,  
dans Jean-Noël LAURENTI (dir.), *L'explication de texte*,  
[En ligne], mis en ligne le 28-08-2018,  
URL : [aplettres.org/editions/lexplicationduntextemedieval.pdf](http://aplettres.org/editions/lexplicationduntextemedieval.pdf)

## Études pédagogiques

publiées par l'Association des Professeurs de Lettres

### Directeur de la publication

Romain Vignest

ISSN 2609-0805

### Mentions légales

Copyright © 2018 – APLettres

Tous droits réservés.

Les utilisateurs peuvent télécharger et imprimer,  
pour un usage strictement privé, cette unité documentaire.

Reproduction soumise à autorisation.

Contact : [apl@aplettres.org](mailto:apl@aplettres.org)

## Expliquer un texte du Moyen Âge

Cécile ROCHELOIS  
(Université de Pau et des Pays de l'Adour,  
CRPHLL)

Dans le cadre de la journée pédagogique de l'Association des Professeurs de Lettres, plusieurs extraits ont été proposés aux participants comme point de départ afin de réfléchir aux spécificités de l'explication d'un texte du Moyen Âge et du XVI<sup>e</sup> siècle. Le premier (et le plus ancien) d'entre eux a plus particulièrement retenu notre attention : un extrait du *Voyage de Saint Brendan*, un récit hagiographique en anglo-normand composé par Benedeit pendant le premier quart du XII<sup>e</sup> siècle. Ce texte, qui ne figure guère dans les manuels du secondaire, peut être étudié avec des collégiens, des lycéens ou des étudiants, à l'occasion d'un travail sur le récit d'aventures, sur le personnage héroïque ou encore dans le cadre d'une séquence sur l'argumentation (puisque comme toutes les vies de saints, il s'agit d'un texte qui cherche à persuader ses lecteurs ou auditeurs). Nous nous sommes appuyé sur les problèmes soulevés au cours de l'atelier à la lecture de ce texte et sur les réactions des collègues présents pour proposer des éléments d'explication et dégager certaines difficultés propres à l'analyse d'une œuvre médiévale en cours de français.

Le récit de Benedeit est disponible dans sa version originale, avec une traduction en français moderne, dans un volume édité par Ian Short et Brian Merrilees<sup>1</sup>. De plus les deux textes, en anglo-normand et en français, sont accessibles en ligne<sup>2</sup>, ce qui permet d'envisager aisément des prolongements au travail sur l'extrait proposé. Ce dernier se situe dans la première partie des aventures de saint Brendan, qui parcourt les mers en compagnie d'un équipage de moines afin de contempler de son vivant le séjour des bienheureux. Au cours des sept années de voyage, les découvertes extraordinaires se succèdent, d'îles en îles : un palais merveilleux qui regorge de richesses, un peuple d'oiseaux qui parlent, une source enivrante, un pilier en pierre précieuse planté dans la mer, entre autres. Après un passage en Enfer, qui leur révèle l'horreur des supplices de Judas, les moines parviennent au terme de leur quête et jouissent d'un rapide aperçu du Paradis. L'épisode de la baleine intervient au début du voyage, le jour de Pâques. Alors que les frères séjournent sur une île peuplée de troupeaux de brebis grandes comme des cerfs, un messenger apparaît et leur indique une île où ils iront célébrer Pâques. Poussé par un vent propice, l'équipage accoste alors à l'endroit indiqué.

---

1. BENEDEIT, *Le Voyage de Saint Brendan*, Brian S. Merrilees, Ian Short (éd., trad.), Paris, Champion (*Champion Classiques*, « Moyen Âge »), 2006.

2. Site de Dominique Tixhon : <http://saintbrendan.d-t-x.com/>

- Eissent s'en fors tuit li frere  
 Fors sul l'abes qui enz ere.  
 Beal servise e mult entrin  
 Firent la nuit e le matin.
- 5 Puis que unt tut fait lur servise  
 En la nef cum en eglise,  
 Charn de la nef qu'il i mistrent,  
 Pur quire la dunc la pristrent.  
 De la busche en vunt quere
- 10 Dunt le manger funt a terre.  
 Cum li mangers fud cunrëez,  
 Dist li bailis: « Or asëez ! »  
 Dunc s'escriënt mult haltement :  
 « A ! donz abes, quar nus atent ! »
- 15 Quar la terre tute muveit  
 E de la nef mult se luigneit.  
 Dist li abes: « Ne vus tamez,  
 Mais Damnedeu mult reclamez !  
 E pernez tut nostre cunrei,
- 20 Enz en la nef venez a mei ! »  
 Jetet lur fuz e bien luncs raps ;  
 Parmi tut ço muilent lur dras.  
 Enz en la nef entré sunt tuit.  
 Mais lur isle mult tost s'en fuit,
- 25 E de dis liuues bien choisirent  
 Le fou sur lui qu'il i firent.  
 Brandan lur dist: « Freres, savez  
 Pur quei poür oüt avez ?  
 N'est pas terre, ainz est beste
- 30 U nus feïmes nostre feste,  
 Pessuns de mer sur les greinurs.  
 Ne merveillés de ço, seignurs !  
 Pur ço vus volt Deus ci mener  
 Que il vus voleit plus asener :
- 35 Ses merveilles cum plus verrez,  
 En lui puis mult mielz crerrez.  
 Primes le fist li reis divins  
 Devant trestuz pessuns marins. »

*Tous les moines descendirent du bateau sauf l'abbé qui resta à bord. Toute la nuit jusqu'au lendemain matin ils célébrèrent un bel office très solennel dans le bateau en guise d'église. Après la cérémonie, ils sortirent de la viande, qu'ils avaient mise à bord, dans l'intention de la faire cuire. Ils s'en vont chercher du bois et préparent le repas sur la terre ferme. Quand tout fut prêt, l'intendant annonça : « Maintenant, asseyez-vous ! » Alors tout le monde de s'écrier très fort : « Ah ! abbé, maître, attends-nous ! » Car toute la terre s'était mise en mouvement et s'éloignait rapidement du bateau. « N'ayez pas peur », fit l'abbé, « mais invoquez avec ferveur Dieu notre Seigneur ! Prenez tout notre équipement et venez me rejoindre sur le bateau ! »*

*Il leur lança des perches et de longues cordes, ce qui ne les empêcha pas de mouiller leur habit. Ils réussirent tous à regagner le bateau. Leur île s'éloignait à toute vitesse, et ils distinguaient à dix lieues le feu qu'ils y avaient allumé. Brendan leur dit : « Seigneurs, savez-vous pourquoi vous avez pris peur ? Ce n'était pas sur la terre que nous avons célébré notre fête; c'était sur un animal, le plus grand des poissons de la mer. Ne vous en étonnez pas, seigneurs ! Dieu voulait nous amener ici pour vous donner encore une leçon : plus vous verrez de ses merveilles, plus vous croirez en lui. Le Roi divin a créé ce poisson avant tous les autres animaux marins<sup>3</sup>. »*

### 1. Le travail sur la langue :

Le premier obstacle rencontré par le professeur qui souhaite faire découvrir à ses élèves des œuvres du Moyen Âge est la langue. Heureusement, la multiplication des éditions

3. BENEDEIT, *Le Voyage de Saint Brendan*, op. cit., p. 76-79, v. 441-478.

bilingues ces dernières décennies a rendu une large part de la littérature médiévale accessible aux non spécialistes. Même si certaines traductions doivent être envisagées avec circonspection<sup>4</sup>, on trouve sans grande difficulté, du moins pour les œuvres les plus célèbres, des versions fidèles, écrites dans un français moderne dépourvu de médiévalismes. Il semble néanmoins regrettable de se lancer dans une analyse du sens et du style du texte en ignorant la version originale, d'autant plus que la confrontation avec l'ancien français, cette langue à la fois étrange et familière, suscite en général la curiosité des élèves. En montrant le texte médiéval en regard de la version moderne et en proposant quelques activités de repérage, le professeur peut en un temps réduit faire prendre conscience aux élèves du décalage linguistique avec le français moderne.

Le texte de Benedeit est écrit dans une langue très ancienne, en anglo-normand de surcroît, un dialecte qui s'écarte de l'ancien français courant par plusieurs traits graphiques et morphologiques. Cela n'empêche nullement le travail sur la langue, du moment qu'il est suffisamment balisé. On peut par exemple attirer l'attention des élèves sur les graphies, au moyen de questions très ponctuelles :

- Quel point commun y a-t-il entre les mots *isle* (v. 24), *beste* (v. 29) et *feste* (v. 30) ?
- Quelle différence observez-vous entre la graphie des mots en italique et leur orthographe en français moderne ?

Enz en la nef venez a *mei* ! (v. 20)

Pur *quei* poiür oüt avez ? (v. 28)

Primes le fist li **reis** divins (v. 37)

Selon le temps dont on dispose, on pourra éventuellement développer l'histoire de l'accent circonflexe ou, à partir de la graphie anglo-normande *ei*, expliquer l'origine et l'évolution phonétique du digramme *oi* en français. En vue de l'explication, ce sera une première occasion pour les élèves d'examiner de près le texte.

Des questions précises sur la syntaxe pourront aussi nourrir cette phase d'observation :

- Où est placé le sujet ? Quelles différences observez-vous par rapport au français moderne ?

Eissent s'en fors tuit li frere

Fors sul l'abes qui enz ere. (V. 1-2.)

Primes le fist li reis divins

Devant trestuz pessuns marins. (V. 37-38.)

- Relevez les groupes nominaux sujets et compléments. Que remarquez-vous ?

De la busche en vunt quere

Dunt le manger funt a terre.

Cum li mangers fud cunrëez,

Dist li bailis : « Or asëez ! » (V. 9-12.)

Une petite mise au point sur l'opposition entre cas sujet et cas régime, ainsi que sur la postposition du sujet ou sur l'omission du pronom personnel sujet, qui n'ont rien

4. Christine SILVI, « Pour une autre approche de la littérature médiévale en classe de français », *Les Actes de Lecture* n°102, Association Française pour la Lecture, juin 2008, p. 35-37.

d'inhabituel en français médiéval, prémunira peut-être les élèves contre la tentation d'un commentaire stylistique inapproprié, par exemple sur la mise en valeur en fin de vers du sujet « li reis divins » (v. 37), au prix d'une spectaculaire postposition. Étant donné la présence en première position de l'adverbe *primes*, cette postposition relève de l'ordre courant en ancien français.

Enfin, l'étude du lexique est sans doute la plus propre à guider les élèves vers une analyse du sens de l'extrait. Voici encore quelques idées de questions susceptibles de les amener à prendre conscience de l'évolution diachronique de la langue et à entendre plus finement l'extrait :

Recherchez dans le texte en ancien français le mot qui signifie « bateau ».

— Que signifient les mots *dras* au vers 22 et *choisirent* au vers 25 ?

— Quelles sont les expressions employées par saint Brendan pour désigner Dieu ?

— Qu'appelle-t-on un « seigneur » au Moyen Âge ? À qui Brendan s'adresse-t-il lorsqu'il emploie ce terme au vers 32 ?

— Justifiez la traduction du vers 32 en vous appuyant sur des recherches concernant l'histoire du mot *merveille*.

La polysémie du mot *nef* pourra ainsi être évoquée avec profit et le travail sur les dénominations de Dieu et des moines donnera l'occasion de rappeler l'importance culturelle du modèle féodal, qui éclaire les relations entre Brendan et son équipage dans cet épisode. Quant à la notion de *merveille*, elle apparaîtra par la suite comme une clé de l'interprétation.

Ce travail préalable sur la langue évitera aux élèves des contresens (par exemple sur le verbe *merveiller* au vers 32) ou des analyses stylistiques à contretemps. C'est aussi un moyen de les pousser vers une lecture attentive du texte, de les amener à prendre le texte en considération à la lettre.

## 2. La tradition de la baleine-île :

Un autre apport complémentaire paraît indispensable pour expliquer ce passage : proposer en contrepoint des extraits de bestiaires. L'histoire de l'île-baleine, telle que les élèves la découvriront vraisemblablement à cette occasion, s'inscrit en effet dans une tradition scientifique et littéraire pluriséculaire. Un ou deux extraits de bestiaires français suffisent pour illustrer l'exploitation exemplaire de l'animal qui s'est perpétuée depuis le récit antique du *Physiologus*, par exemple à travers l'œuvre de Pierre de Beauvais au tout début du XIII<sup>e</sup> siècle :

Il existe une bête marine appelée *lacovie* ; elle est très grande, et son cuir est recouvert d'un sable tout à fait semblable à celui que l'on trouve sur le rivage de la mer. Cette bête fait émerger son dos au-dessus des flots de la mer, de telle sorte que ceux qui conduisent les navires croient qu'il s'agit d'une île recouverte de sable. Ils y abordent et mettent le pied sur la bête ; ils enfoncent leurs pieux, et attachent leurs bateaux tout autour. Après cela, ils font un grand feu et cuisent leurs aliments sur le sable tout comme ils le feraient sur la terre. Quand la bête sent et éprouve la chaleur du feu, elle plonge au plus profond de la mer et entraîne les navires avec elles. C'est ainsi qu'ils périssent. De la même manière sont conduits à la mort les mécréants et ceux qui ne sont pas capables de discerner la ruse du Diable, ainsi que ceux qui mettent leur

espérance en lui, et qui s'attachent à ses œuvres comme les marins ont lié leurs navires à la bête ; tous ceux-là seront plongés dans le feu d'enfer éternel<sup>5</sup>.

L'animal dont il est question, qui depuis le II<sup>e</sup> siècle porte des noms divers (le plus souvent celui de *cète* en ancien français) et que nous nommons par facilité *baleine*, n'est pas considéré ici comme une preuve de la puissance du Créateur, mais au contraire comme une mise en garde contre les pièges du diable.

*Le Bestiaire d'Amour* de Richard de Fournival propose vers 1250 une interprétation comparable de cette nature animale, transposée dans un contexte courtois :

Et celui qui me donnerait le plus d'assurances en parole, c'est celui-là que je croirais le moins. Car étant donné qu'il met tant de peine à faire qu'on le croie, c'est qu'il connaît quelque secret redoutable, dont il veut tirer un mauvais parti.

Et bien des gens ont péri pour avoir eu confiance en de tels donneurs d'assurances. C'est là ce qui arrive avec une espèce de baleine, qui est si grande que lorsqu'elle élève son dos au-dessus de l'eau, les marins qui la voient s'imaginent que c'est une île, parce qu'elle a un cuir qui a tout à fait l'aspect du sable de la mer ; à tel point que les marins viennent y aborder comme s'il s'agissait d'une île, s'y logent, y demeurent huit ou quinze jours, et font cuire leur nourriture sur le dos de la baleine. Mais quand elle sent le feu, elle plonge et les entraîne au fond de la mer.

C'est pour cette raison que je dis que c'est à la chose du monde qui semble la plus sûre que l'on doit le moins se fier. Et c'est là ce dont font l'expérience la plupart de celles qui prennent un ami<sup>6</sup>.

La baleine-île devient cette fois l'image de l'amant infidèle auquel la dame accorde imprudemment toute sa confiance. Par rapport au texte de Benedeit, la nature animale qui veut que cette créature de la dimension d'une île se mette en mouvement quand on l'aborde est interprétée d'une manière radicalement différente : à la suite du *Physiologus*, les *Bestiaires* font de ce poisson au sens médiéval du terme une image du diable ou des dangers de ce monde. La description de l'animal n'est jamais anecdotique ni gratuite : elle fait signe en direction des hommes, en leur transmettant un enseignement moral. Le but de ces bestiaires n'est pas, à la manière d'un documentaire, de satisfaire la curiosité des lecteurs. L'histoire est toujours la même ; le sens qui lui est donné, lieu de variation d'un texte à l'autre, importe davantage.

Cette mise en perspective permet de montrer que l'histoire de la baleine prise pour une île n'est nullement l'invention fantaisiste d'un conteur à l'imagination débordante. Le récit anglo-normand de Saint-Brendan est d'ailleurs lui-même le produit d'une tradition hagiographique qui remonte au moins au IX<sup>e</sup> siècle avec les premiers récits en latin des pérégrinations du célèbre voyageur, eux-mêmes inspirés d'une légende irlandaise. On peut encore relever des échos à la Bible, notamment à l'histoire de Jonas où le *cète* est aussi l'instrument d'une mise à l'épreuve. Sur le plan de l'argumentation, la comparaison avec la tradition des bestiaires montre qu'une même merveille change radicalement de sens selon l'orientation du récit. La visée persuasive demeure la même : renforcer la foi chrétienne à travers le spectacle d'une merveille de la nature. Néanmoins, cette merveille est un monstre diabolique dans un cas, une démonstration de la puissance divine dans l'autre, ce qui n'est

---

5. Pierre de BEAUVAIS, *Le Bestiaire* (version courte), Gabriel Bianciotto (trad.), *Bestiaires du Moyen Âge*, Stock, 1980, p. 48-49.

6. Richard de FOURNIVAL, *Le Bestiaire d'amour*, Gabriel Bianciotto (trad.), *Bestiaires du Moyen Âge*, Stock, 1980, p. 166-167.

nullement contradictoire. Pour ne pas passer à côté de l'essentiel, mieux vaut avoir une idée de la culture scientifique, hagiographique et biblique à l'arrière-plan de cette histoire.

### 3. L'explication de texte :

On retrouve la baleine-île au départ des aventures de Sinbad le marin et elle réveillera peut-être chez certains élèves des souvenirs d'albums de jeunesse, comme le *Voyage de Babar* où les personnages égarés dans l'océan se déplacent à dos de baleine. Dans les récits médiévaux, qu'il s'agisse des bestiaires ou des textes hagiographiques, cette petite histoire n'a rien d'un divertissement pour enfants ni même d'une curiosité mémorable. L'aventure est digne d'être racontée pour sa *senefiance*. On touche là une caractéristique fondamentale de la littérature médiévale : toute *semblance* révèle une *senefiance*. Les mises au point linguistiques et culturelles effectuées, les élèves et leur professeur peuvent avancer sûrement vers ce qui est au cœur de l'explication : le sens du texte.

— *La mise en scène de la merveille :*

C'est une expérience merveilleuse au sens médiéval que vivent les moines dans cette aventure. Elle illustre parfaitement la définition du merveilleux comme surprise, qui vient perturber un environnement apparemment familier et rassurant : la terre se dérobe sous leurs pieds.

La merveille suscite d'abord la peur, ce qui apparaît explicitement à travers l'injonction « *Ne vos tamez !* » au vers 17 (le verbe *tamer* est hérité du latin *timere*) ou l'expression *avoir poür* au vers 28. Le rythme du quotidien s'était pourtant imposé au début de l'extrait avec la succession de la nuit et du matin (v. 4) et l'heure du *manger* (v. 10). Après une célébration dans les règles de la messe de Pâques, les frères s'apprêtaient à fêter dignement l'événement, conformément à l'usage, par un repas de viande (par opposition aux repas maigres du Carême).

La manifestation merveilleuse survient avec une brutalité soulignée par le passage du vers 12 au vers 13, de l'impératif « *asëez* », qui précède un repas tranquille, au cri de terreur des moines. L'enchaînement par l'adverbe *dunc*, traduit par « alors », appelle un commentaire : vraisemblablement issu de l'adverbe latin *tum*, il exprime la succession temporelle sans valeur consécutive. On veillera à ne pas forcer la valeur expressive du passage au présent de narration au vers 13 : l'usage médiéval est beaucoup plus souple quant au choix des temps verbaux du récit et les glissements du présent au passé et réciproquement sont si fréquents qu'ils n'ont pas la même portée stylistique que dans un texte en français moderne. Seule la juxtaposition de l'ordre formulé par l'intendant et de la réaction contradictoire des convives permet de saisir l'irruption de la merveille.

Plusieurs indices qui relèvent de l'écriture de la merveille dans la littérature médiévale sont présents. Le recours répété à l'adverbe intensif *mout* dans l'ensemble du passage en est l'exemple le plus évident (même si cette répétition est très courante dans les récits médiévaux, qu'il s'agisse ou non de l'évocation d'une merveille). La multiplication des phrases injonctives – et non des points d'exclamation, ajoutés par l'éditeur – suggère l'émotion violente causée parmi les moines par la mobilité inattendue de leur refuge.



Toutefois, l'élément le plus caractéristique d'une écriture de la merveille réside probablement dans le choix du point de vue narratif. La comparaison avec les bestiaires, qui révèlent toujours d'emblée la nature de la bête, permet d'apprécier le suspens habilement ménagé par Benedeit. Jusqu'au moment où l'abbé prend la parole, le lecteur partage l'ignorance des moines. Seul le comportement suspect de Brendan, qui reste dans l'embarcation quand tous les autres descendent sur l'île, peut passer pour un indice ténu de la suite des événements. Lorsque se clôt le récit de l'aventure, le regard porté sur la merveille est toujours celui des moines, effarés de voir disparaître au loin le feu qu'ils ont allumé :

Mais lur isle mult tost s'en fuit,  
E de dis liuues bien choisirent  
Le fou sur lui qu'il i firent. (V. 24-26.)

Le lexique de la vue, représenté ici par le verbe *choisir* avec son sens ancien, rappelle que même le plus noble des sens peut s'avérer trompeur. L'emploi du déterminant possessif « lur isle » dénonce aussi discrètement l'illusion dont sont victimes les frères. Le spectacle auquel ils sont confrontés frôle l'aberration : une île qui prend la fuite à toute vitesse ; le feu et l'eau, deux éléments opposés, unis dans une même vision. Le récit de cette hallucination rappelle les scènes d'apparition du Graal, dans lesquelles la confrontation avec la merveille est toujours racontée en focalisation interne.

La prédilection pour ce procédé de narration, qui connaîtra une belle postérité dans la littérature fantastique du XIX<sup>e</sup> siècle, s'explique par le fait que la merveille médiévale repose sur l'ignorance de l'observateur. La définition proposée par l'Anglais Gervais de Tilbury au début du XIII<sup>e</sup> siècle dans ses *Otia imperialia* pointe nettement cette dimension :

Par merveilles, nous entendons ce qui échappe à notre compréhension, bien que naturel : ce qui fait la merveille, c'est notre impuissance à rendre compte de la cause d'un phénomène<sup>7</sup>.

Une fois l'explication donnée, la merveille n'est plus. L'injonction de Brendan à ses moines, face à l'évidence de la merveille, n'a donc rien d'étonnant :

Ne merveillés de ço, seignurs ! (V. 32.)

C'est une expérience commune à tous, celle de la terre ferme, qui se trouve démentie par l'aventure des frères. Le doute qui les envahit rappelle l'hésitation définie par Todorov comme une caractéristique du fantastique : si la terre part à la dérive, où l'homme peut-il ancrer ses pas ? Face à cette épreuve déstabilisante au sens physique et moral, le seul refuge est la nef à l'intérieur de laquelle est demeuré l'homme de Dieu.

— *Le triomphe du héros chrétien*

Les marins des bestiaires n'ont pas la chance de saisir une main qui se tend avant d'être engloutis dans les profondeurs. Le sens de la merveille mise en scène par Benedeit réside dans cette variation capitale : le saint détient les clés du mystère.

---

7. Gervais de TILBURY, *Le Livre des Merveilles. Divertissement pour un Empereur (Troisième partie)*, A. Duchesne (trad.), Paris, Les Belles Lettres (« La Roue à livres »), 1992, p. 20.

La figure héroïque de Saint Brendan se détache du groupe formé par l'équipage. La distance entre le saint et ses compagnons est marquée dès les deux premiers vers par l'antithèse entre les adverbes *fors* et *enz*, qui opposent l'extérieur et l'intérieur du navire, et encore appuyée par la répétition de *fors*, cette fois préposition exceptive, à l'initiale du vers 2. D'après le lexique employé dans les apostrophes, des relations de type féodal lient Brendan, nommé « donz abes » (*donz* est hérité du latin *dominus*), et ses moines en danger, des sujets de haut rang, qu'il désigne lui-même par le terme *seignurs* (v. 32). Ce lexique hiérarchique prolonge la relation qui lie les hommes à leur Créateur, telle qu'elle apparaît à travers les expressions « Dammedeu » (v. 18) et « li reis divins » (v. 37). Brendan tient parmi les moines la place éminente due à un élu, en position intermédiaire entre ses semblables et Dieu.

L'obstination de Saint Brendan à demeurer dans le bateau prouve qu'il n'est pas le sauveur des frères par hasard. Il se révèle surtout comme porte-parole du Seigneur quand il résout l'énigme de la merveille. Une rhétorique de la révélation se développe dans le passage au discours direct des vers 27 à 38. En questionnant les moines sur le motif de leur frayeur, l'abbé les met sur la voie qui mène de la *semblance* à la *senefiance*. L'authentique *merveille* médiévale est une entorse à l'ordinaire, une expérience du non-pareil, qui s'exprime souvent à travers une composante logico-sémantique, ici résumée par le vers 29 :

N'est pas terre, ainz est beste.

L'adverbe adversatif *ainz* est le pivot de la révélation, qui se dit comme une antithèse entre la *semblance* (une terre) et la vraie nature (*une beste*).

En expliquant la cause de l'aventure, Brendan oppose l'attitude naïve, *merveiller* (v. 32), à la foi, évoquée à travers le verbe *crerrez* (futur du verbe *croire*) au vers 36. Il parle bien d'une merveille. Les comparatifs de supériorité (v. 34-36) et le tour superlatif « sur les greinurs » (v. 31) ne permettent pas d'en douter. Toutefois, la vision de cette merveille (« com plus verrez » au vers 35) ne doit pas étonner les frères. Elle est un signe adressé par Dieu à leur intention : au vers 34, le verbe *asener*, formé par dérivation sur *sen* qui signifie « la direction », mais aussi « l'intelligence, la raison », a le sens médiéval de « montrer la direction, livrer un enseignement »<sup>8</sup>. C'est une merveille miraculeuse et non magique, rassurante, une fois que son sens a été élucidé.

La comparaison formulée au sixième vers de l'extrait entre le navire et l'église, qui annonce la future polysémie du mot *nef*<sup>9</sup>, est parfaitement justifiée par le récit : la quiétude qui règne à l'intérieur du navire, aux côtés du saint élu de Dieu, dans cette église itinérante, est opposée aux vicissitudes du siècle. De même que les moines provoquent le mouvement de la créature en allumant un feu, les hommes s'exposent, par leurs activités dans le monde d'ici-bas, à des déconvenues qu'ils ne soupçonnent pas. Pour éviter la perte, leur seul recours est l'Église, qui leur tend les bras de même que l'héroïque Brendan.

Un an après cette spectaculaire mésaventure, les frères regagneront leur baleine :

8. La polysémie du verbe au Moyen Âge et la restriction sémantique qui a donné au français moderne *assener* les sens de « donner un coup » et « imposer (une assertion) » pourront faire l'objet d'une recherche lexicologique.

9. La première attestation du mot *nef* au sens de « partie de l'église », en 1150, est postérieure à la date supposée de rédaction du texte.

L'abes lur dist : « Fors eisum ! »  
 Lur caldere qu'il perdirent  
 En l'an devant, or la virent ;  
 Li jacoines l'ad gwardee,  
 Or l'unt sur lui retruee.  
 Plus asoïr sur lui estunt,  
 E lur feste bele i funt.  
 Tute la nuit desque al matin  
 De festier ne firent fin.  
 Le di paschur celebrient ;  
 De lur hure ne s'ublient ;  
 Plus de midi ne targerent,  
 Mais dunc lur nef rechargerent.

« Accostons », leur dit l'abbé, et les moines de retrouver leur marmite qu'ils avaient perdue l'année précédente. La baleine l'avait gardée sur son dos, et ils la récupérèrent. Cette fois-ci, ils s'aventurent sur son dos avec plus d'assurance, et y célèbrent une fête splendide. Elle dura toute la nuit, jusqu'au lendemain matin. Ils célèbrent le jour de Pâques, mais n'oublent pas l'heure qui avait été fixée pour leur départ : ils ne s'attendent pas au-delà de midi, et rechargent leur bateau<sup>10</sup>.

Les frères confiants n'ont subi aucune perte : ils récupèrent même leur marmite ! Chaque année, jusqu'à la fin du périple, ils retournent sur le dos de leur baleine, désormais identifiée sous le nom de *jacoines*<sup>11</sup>, pour célébrer Pâques. La merveille a été apprivoisée par le saint et ses compagnons : au monstre d'abord terrifiant, la foi chrétienne a substitué une créature miraculeuse, support docile d'un rituel familial.

La dimension édifiante du récit ne doit pas freiner les hypothèses de lecture : il est permis par exemple de s'interroger sur l'éventuelle dimension comique du passage. L'image des frères qui mouillent leurs vêtements, le détail de la marmite retrouvée un an plus tard au milieu de l'océan ainsi que le pittoresque vers 24 (« Mais lur isle mult tost s'en fuit »), est susceptible d'amuser un lecteur d'aujourd'hui. Qu'en était-il au Moyen Âge ? Il semble bien difficile de le dire. Malgré tout le sérieux que l'on peut prêter à une œuvre hagiographique, il n'est pas exclu qu'un conteur aussi subtil que Benedeit ait apporté à son récit, dont l'autorité était déjà installée par les nombreuses versions latines qui l'ont précédé, quelques touches espiègles.

Par ailleurs, des prolongements à ce travail pourront être trouvés du côté de l'iconographie. Outre le site de Dominique Tixhon, déjà cité, qui sélectionne quelques enluminures représentant des baleines, une recherche à partir du mot-clé baleine sur les sites spécialisés<sup>12</sup> permet de constituer un dossier et de mettre au moins en évidence le décalage entre notre image de la baleine et les représentations médiévales du gros poisson nommé *cète*. Comme l'ont remarqué plusieurs collègues au cours de l'atelier cette explication de texte se prête ainsi à une ouverture interdisciplinaire.

10. BENEDEIT, *Le Voyage de Saint Brendan*, op. cit., p. 103.

11. Ce nom est dérivé de l'irlandais *jasc* qui signifie « le poisson ». Voir Jacques Le Goff, « Le Merveilleux nordique médiéval », *Pour Jean Malaurie. Cent deux témoignages en hommage à quarante ans d'études arctiques*, Paris, Plon, 1990, p. 21-28.

12. Les sites les plus riches et les plus pratiques pour des recherches de ce type sont la base de la BnF *Mandragore* (<http://mandragore.bnf.fr>), celle des Enluminures des bibliothèques municipales (<http://www.enluminures.culture.fr>) et celle des bibliothèques universitaires *Liber Floridus* (<http://liberfloridus.cines.fr>).

Expliquer un texte du Moyen Âge, c'est aborder un univers linguistique, littéraire et culturel autre. Peut-être plus encore que pour les périodes antérieures et postérieures, en raison de la familiarité souvent trompeuse de la langue et du propos, l'explication semble vouée au contresens si elle n'est pas accompagnée d'une soigneuse contextualisation. J'ai choisi pour cette raison d'insister au cours de l'atelier sur les moyens d'approcher cette langue parfois déconcertante qu'est l'ancien français et sur la place de l'extrait envisagé dans un paysage culturel qui ne nous est plus familier. Les notions critiques modernes de merveilleux et de fantastique ne sont jamais parfaitement adéquates pour analyser le récit d'une merveille médiévale<sup>13</sup>. Par exemple, au Moyen Âge, la question cruciale n'est pas de savoir si la merveille est réelle ou non, surnaturelle ou pas, mais de déterminer si elle émane de Dieu ou du diable. Tous les ingrédients habituels de la merveille médiévale sont présents dans cet extrait du *Voyage de Saint Brendan* : les composantes sensorielle et logico-sémantique, ainsi que les marqueurs stylistiques attendus. Néanmoins, l'explication du texte ne consiste pas dans le repérage de ces éléments, mais dans la saisie des variations significatives qui font le sel de cet extrait. Les documents complémentaires fournissent alors un point de repère essentiel : la confrontation avec la tradition de la baleine-île dans les bestiaires permet de mesurer ce qui appartient en propre à la légende de saint Brendan sur les plans herméneutique et narratif. Les catégories génériques traditionnelles, la notion de style et l'idée même d'auteur ne peuvent être appliquées sans précaution aux textes médiévaux. Pour éviter de gauchir la lecture, le commentateur doit donc se départir de ses outils d'analyse habituels, accepter la part de mouvance propre à toute œuvre médiévale, et se fier au texte lui-même afin de dégager sa *senefiance*. Sans aller jusqu'à le comparer à saint Brendan, notons que le professeur de lettres joue alors un rôle décisif dans la mesure où il évite aux élèves les écueils de l'anachronisme pour le guider sur la voie d'une lecture juste.

---

13. Pour un point bibliographique et critique complet sur la merveille médiévale, consulter l'éclairant bilan dressé par Jean-René Valette dans le numéro jubilaire de la revue *Perspectives médiévales* (« Merveilleux médiéval : synthèse des recherches les plus récentes », *Trente ans de recherches en langues et en littératures médiévales*, Jean-René Valette (dir.), *Perspectives Médiévales*, revue de la Société de Langue et de Littérature Médiévales d'Oc et d'Oil, numéro jubilaire, mars 2005, p. 127-151).